

habitée; ou elles seraient si spéciales, si particulières, qu'un seul peuple, dans de certaines circonstances données, eût pu les concevoir et les produire. Diriger dans ce sens cette recherche, c'est, sous une autre forme, poser la question de savoir quels rapports la tradition du déluge chez les Indiens présente avec les traditions de l'Asie occidentale touchant le même événement. Dès le début des études indiennes, le célèbre W. Jones avait envisagé ce sujet uniquement sous ce dernier point de vue, un peu prématurément, il faut bien le dire; non que les éléments de la question lui manquassent, mais parce que la vivacité de son imagination s'accommodait mal des précautions que nous impose le progrès toujours croissant des études qu'il a si glorieusement fondées. Si l'on n'a pas le droit d'exiger aujourd'hui de ceux qui traitent ces questions les grandes et vastes vues de W. Jones, on leur demande plus de critique, ou au moins plus de circonspection; et en dernier résultat chacun n'a qu'à gagner à ce changement, puisqu'on ne peut modifier ou réfuter les opinions de W. Jones, sans éprouver à la vue de son beau talent une admiration qui n'en est pas moins vive pour être plus réfléchie.

Nous ne pouvons donc plus procéder comme W. Jones, qui affirme du premier coup, et presque sans examen, que la tradition du déluge indien n'est qu'une forme embellie de la tradition du déluge mosaïque, et que le roi Satyavrata est le même que Noé¹. Il nous faut peser avec plus de scrupule chacune des circonstances du récit des Brâhmanes, tel qu'il résulte de la comparaison du Mahâbhârata et du Bhâgavata. C'est seulement lorsque toutes ces circonstances auront été examinées avec soin, qu'on pourra se demander s'il faut, avec W. Jones, croire que le récit des Brâhmanes est emprunté à la tradition biblique; ou avec

¹ *Asiat. Researches*, t. III, p. 264, édit. in-8°.